LE JALOUX *DÉSABUSÉ.*

COMEDIE

PAR M. DE CAMPISTRON.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



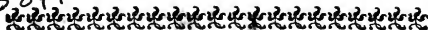



NAPLES

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXXI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE.



ACTEURS.

DORANTE, Mari de Celie.

CELIE, Femme de Dorante.

JULIE, Sœur de Dorante.

CLITANDRE, Cousin de Celie, & Amant de Julie.

ERASTE, Ami de Dorante & de Clitandre.

DUBOIS, Secretaire de Dorante.

JUSTINE, Suivante de Celie.

BABET, Suivante de Julie.

CHAMPAGNE, Valet de Clitandre.

La Scene est à Paris dans la maison de Dorante.

LE JALOUX DÉSABUSÉ.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

VOus voilà donc venuë? Approchez, il est tems
Que vous preniez de moi des avis importans.

BABET.

Vraiment c'est une grace, où je n'osois pretendre.

JUSTINE.

Fort bien! mais avant tout commencez par m'apprendre
Vôtre âge & vôtre nom.

BABET.

Volontiers, j'y consens.
L'on m'appelle Babet. J'aurai bientôt vingt ans.

JUSTINE.

Ah quel âge charmant! Quel pays est le vôtre?

BABET.

Paris: & vous & moi n'en connoissons point d'autre.
Par un heureux destin je viens servir ici,

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci?
De quel air on y vit, & quel homme est Dorante?

BABET.

Je sçai qu'il a du moins vingt mille écus de rente,
Qu'il est homme de robe.

JUSTINE.

Et sur ce fondement
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément?
Et que de ses pareils l'austere œconomie,
Exerce incessamment toute sa prud'hommie,
Qu'il excelle dans l'art de vivre a peu de frais,
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais,
Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,
Et qu'à l'amour du bien, il immole sa vie?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toûjours plein de loisir,
Méprisant ses égaux, & depuis son enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence,
Cherchant les Courtisans & les gens du bel air,
Imitant leur exemple, & les traitant de pair.
Il chasse, il court le Cerf, est homme de campagne,

Aime le jeu, la table & le vin de Champagne ;
Decide & parle haut parmi les beaux esprits,
Impose, plaît, commande aux belles de Paris,
D'habits tout galonnés remplit sa garderobe,
Et n'a rien en un mot du mêtier que la robe.

BABET.

Qu'il porte rarement.

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa femme Celie, à qui je rends mes soins...

BABET.

Eh bien?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toûjours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant ils ont tort: Mais elle ne hait pas
La loüange & l'encens qu'on donne à ses appas ;
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame ;
Elle a de la vertu, mais elle est belle & femme,
Elle aime à plaisanter, à sourire en passant,
Elle a l'accüeil flateur, le coup d'œil caressant,
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidele,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une femme ainsi faite est un terrible écüeil.

JUSTINE.

Ah que souvent Celie a confondu l'orgüeil
De ces Heros d'amour remplis de confiance!
J'en ai vu qui flattés d'une ferme esperance
De trouver ce moment qui couronne l'amour,
Furent apres six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée: Et la sœur de Dorante

Julie, à qui le sort me donne pour suivante,
Quel est son caractere?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur?
Qu'elle aime?

JUSTINE.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre.
Dame!

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit?

BABET.

Qu'il frequentoit céans,
Et que Julie & lui s'aiment depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mistere.

BABET.

Ne vous defendez pas, & soyez plus sincere.
Pretendez-vous cacher leur amour à ma foi?
Dés ce jour l'un & l'autre auront besoin de moi.

JUSTINE.

Ah vous n'en êtes pas à vôtre apprentissage!

BABET.

J'espere par vos soins d'en sçavoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en sçavez que trop: mais croyez néanmoins
Que Clitandre en effet est digne de vos soins,
Qu'il est doux, obligeant, genereux, magnifique.

BABET.

J'entens. Eloquemment vôtre éloge s'explique.

JUSTINE.

Eraſte ſon ami, qui ſuit toûjours ſes pas,
Merite auſſi qu'on l'aime & qu'on en faſſe cas.
Quand vous les aurez vûs, ils vous plairont ſans doute:
Mais voici le grand point. Vous rêvez?

BABET.

Non. J'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger;
Si de gré, ſi par force il veut vous engager
A lui developer les ſecrets de Madame,
A veiller ſur les pas de ſa ſœur, de ſa femme,
Gardez-vous bien ſurtout....

BABET.

Vaine précaution!
Le menſonge eſt vertu dans cette occaſion.
Qui ne ſçait quel parti doit prendre une ſuivante,
Dont le premier devoir eſt d'être confidente?
Ce ſeroit dans Paris un monſtre à faire peur,
Qu'une qui trahiroit Madame pour Monſieur.

JUSTINE.

Pardonnez ſi j'ai fait un diſcours inutile;
A vous voir j'ai bien crû que vous étiez habile:
Mais je ne penſois pas que ce fût à ce point;
Vous répondez à tout, & ne balancez point;
Mais il eſt tard: allez trouver vôtre Maîtreſſe,
Et pour la bien coiffer, redoublez vôtre adreſſe.

BABET.

J'y vais.

SCENE II.

JUSTINE *seule*.

Quelle rusée ! ô siecle ! ô tems ! ô mœurs !
Tremblez hommes, tremblez, j'aprouve vos terreurs;
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre.
Et toûjours... Mais voici le valet de Clitandre.

SCENE III.

JUSTINE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Bon jour, Justine.

JUSTINE.

Eh bien! Champagne, que dit-on?
Ton Maître est-il content de nôtre invention?
En attend-il l'effet que j'ose m'en promettre?

CHAMPAGNE.

Je ne sçai. Tu pourras l'apprendre par la lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE *lui donnant la lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en sera tems.

A ne te point mentir cet amour de mon Maître.
Tous ſes ſoins empreſſés...

JUSTINE.

Te fatiguent peut-être?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Eſt-il rien de plus triſte en effet?
Toûjours ſans aucun fruit filer l'amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, & d'une ardeur fidelle.

CHAMPAGNE.

Eh morbleu, s'il eſt vrai, que ne l'épouſe-t-elle?

JUSTINE.

Tu parles comme un ſot.

CHAMPAGNE.

Grand merci. Mais pourquoi
Le fait-elle languir ſans lui donner ſa foi?

JUSTINE.

Ignores-tu qu'il faut que ſon frere y conſente?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien ſans l'aveu de Dorante;
Je la garantis fille encore à ſoixante ans.

JUSTINE.

D'où vient?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cent mille francs?
On garde avec plaiſir une pareille ſomme.
S'en dépoüillera-t-il en faveur d'un autre homme?
S'il en eſt comme on dit le juſte poſſeſſeur
Juſq'au jour où l'hymen engagera ſa ſœur.

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du pere.

CHAMPAGNE.

Ce pere en ſentimens ne ſe connoiſſoit guere,

S'il crut que l'intérêt cédant à l'amitié,
Dorante de ses biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine?
Grace au Ciel mes projets ont toûjours reussi;
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.
Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie;
J'ai le secours d'Eraste, & celui de Celie.
Je tiendrai ma parole, ou bien je périrai.

SCENE IV.

JUSTINE, CHAMPAGNE, DUBOIS.

DUBOIS *dans la coulisse.*

QUand Monsieur sera prêt je vous avertirai:
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parliez-vous, Monsieur le Secretaire?

DUBOIS.

Avec un bon Normand qu'on met au désespoir.
Il poursuit un Arrêt, qu'il ne sçauroit avoir.
J'ai honte en verité de le voir tant remettre.

JUSTINE *à Champagne bas.*

Songe à l'entretenir. Je vais rendre ta lettre,
Et chercher la réponse.

SCENE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A Ce qui me paroît,
Tu t'introduis céans par un fort bon endroit.
Franc Messager d'amour tu prétends...

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la satire:
Ils vantent leurs talens au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh pourquoi me fâcher?
Ma foi, Monsieur Dubois, mon métier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Témeraire, oses-tu comparer l'un à l'autre?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.
Un Manœuvre à present doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient?

DUBOIS.

Nôtre Patron morbleu ne veut rien faire,
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire.

Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai gueri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : Si vous vouliez me croire,
Que vous auriez, Monsieur, & de biens & de gloire!
Sans peine, sans travail, sans incommodité,
Que vous seriez bientôt un Juge redouté!
Perdez vôtre air de Cour, quittez ces cotteries,
Où l'on ne pense rien que des badineries.
Un air plus serieux convient à vôtre état,
La mine fait souvent le quart d'un Magistrat.
Reformez vôtre habit, rendez-le plus modeste;
Soyez fier, grave, dur, & je réponds du reste.
De la main du Greffier je prendrai les procés;
Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits.
J'aurai le soin sur tout de vous les bien écrire;
Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire?
Je ne vous trompe point. Regardez Ariston,
On l'estime partout comme un autre Caton.
La Province le craint, la Cour le considere;
Cependant son merite est dans son Secretaire.

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Ma foi vous êtes mal, & je plains vôtre sort.

DUBOIS.

Ah, si Monsieur son pere, hélas, vivoit encore,
Il l'accoûtumeroit au travail qu'il abhorre,
Que Dieu donne à son ame une éternelle paix.

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais.
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable.
Je doute que le Ciel en redonne un semblable.
Le Palais retentit encor de ses exploits:
Il regagna le prix de sa Charge en six mois.

CHAMPAGNE.

Diantre!

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses:
Et son fils les consume en de foles dépenses.
Helas! si le bon homme eût prévû ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage & de douleur:
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-être,
Où vous verrez son fils...



SCENE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE *donnant un billet à Champagne.*

Adieu, dis à ton maître,
Qu'on n'a de tous ces vers vanté que le Sonnet,
Et qu'on seroit ravi de sçavoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

SCENE VII.

JUSTINE, DUBOIS.

DUBOIS.

Le détour merite qu'on le louë.
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avouë.
C'étoit donc là des vers? vous mocquez-vous de moi?
Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne foi.

JUSTINE *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit Secretaire.

DUBOIS.

Que marmotez-vous-là, la belle?

JUSTINE *à part.*

Comment faire:
Secretaire, Greffier, Procureur, ni Sergent,
N'ont jamais pû, dit-on, tenir contre l'argent.
Seroit-il le premier?

DUBOIS *à part.*

Fidelle à sa maîtresse,
Elle a crû m'abuser avec ce tour d'adresse,

JUSTINE *à part.*

Que rumine-t-il là?

DUBOIS *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets?
Que lui dire?

JUSTINE *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS *à part.*

Je sens je ne sçai quoi qui m'étonne & m'arrête.

JUSTINE *à part.*

Tout coup vaille: parlons, je ne puis reculer.

DUBOIS *à part.*

Avançons: un grand cœur ne doit jamais trembler.*

* *Chacun s'avance de son côté. Ils se rencontrent nez a nez.*

JUSTINE.

Hay, pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée?

JUSTINE.

Mais vous sur quel objet portiez-vous la pensée?
Vous étiez en secret puissamment agité:
De grace contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure.

DUBOIS.

Quelle rencontre!

JUSTINE.

Aprés quelque reflexion
Sur le malheur du monde & sa confusion:
Car vous devez sçavoir que j'excelle en morale,
Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,
Me disois-je à moi-même, est-il donc arrêté?
Qu'on ne trouve par tout que contrarieté?

Pourquoi des gens ſenſés que le deſtin aſſemble,
Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux enſemble?

DUBOIS.

Je penſois juſtement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

Par exemple; Dubois, diſois je, a de l'eſprit.
Tout le monde connoît ſes talens, ſa prudence.
S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
Rien ne troubleroit plus nos innocens plaiſirs,
Et l'on voudroit en vain contraindre nos deſirs:
Cependant comme il eſt l'eſpion de Dorante,
Que nous craignons ſes yeux, & ſa langue piquante,
Qu'à nous garder de lui nous travaillons toûjours,
Il empoiſonne ſeul le bonheur de nos jours.

DUBOIS.

Et moi, je me diſois, ſe peut-il que Juſtine,
Que l'on vante par tout, & que l'on croit ſi fine,
Juge aſſez mal des gens pour ne pas preſumer,
Qu'un homme tel que moi ne doit point l'alarmer?
Que mes ſoins, mes emplois, ma longue experience
M'ont acquis dans le monde aſſez de connoiſſance,
Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux,
Et tirer le rideau ſur ce qu'on voit le mieux;
Sur tout lors qu'il s'agit de la paix d'un ménage
Qu'on trouble ſans retour par le plus foible ombrage.

JUSTINE.

Il faut que je lui parle à ce Monſieur Dubois,
Et que je ſçache au moins s'il entend le François,
Ai-je dit. Il ſe plaint qu'il demeure inutile,
Qu'il meurt dans le loiſir d'une Charge ſterile.
L'emploi de Secretaire eſt mince chez Monſieur,
Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
Je l'en revêtirai; j'en répons ſur mon ame;

Il

Il gagnera bien plus à l'être de Madame.

DUBOIS.

C'en eſt trop, ai je dit. Changeons nôtre deſtin.
Allons trouver Juſtine. Expliquons-nous enfin.
Faiſons-lui concevoir qu'un homme de ma ſorte
Sent toûjours vers le bien une ardeur qui l'emporte:
Que pour en acquerir, & pour la contenter,
Il n'eſt aucun emploi qu'il ne veüille accepter:
Qu'en me formant le Ciel m'inſpira cette envie,
Qui ne peut de mon cœur ſortir qu'avec la vie.

JUSTINE.

Ainſi ſans le ſçavoir nous nous entretenions.

DUBOIS.

Et voyez cependant comment nous raiſonnions.

JUSTINE.

On ne peut pas plus juſte, & nôtre intelligence
Me donne déſormais une entiere eſperance.
Parle; car entre nous il n'eſt plus de façons:
Monſieur ſoupçonne-t-il ce que nous lui braſſons?
Eſt-il content de moi, de ſa ſœur, de ſa femme?
Car tu n'ignores rien des ſecrets de ſon ame.

DUBOIS.

Oui, toûjours avec moi ſon cœur s'eſt épanché;
Sur cet article ſeul il s'eſt encore caché,
Je ne ſçai rien.

JUSTINE.

Bon bon.

DUBOIS.

Non. La peſte me tuë.
De quelques ſoins pourtant ſon ame eſt combatuë:
Car depuis quelques jours il fait de grands ſoupirs,
Et ſemble avoir perdu ſon goût pour les plaiſirs:
Mais ſi le mal qu'il ſent redouble ſes atteintes,

Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes.
Je n'en sçaurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attends:
Et pour t'instruire à fonds de ce que je pretends;
Il faut que dés l'instant sans aucun artifice,
De tout vôtre entretien, ton rapport m'éclaircisse;
Que ce qu'il t'aura dit, je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne sçaurai-je pas pourquoi cela?

JUSTINE.

Pourquoi?
Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre,
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses: jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire:
Le reste me regarde. Adieu. Mais à propos
Il est bon de te dire encore quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cent pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là je croi
Que sans trop me flater, je puis compter sur toi.
Touche-là: jure-moi que tu seras fidele.

DUBOIS.

Oui ma foi. Tu peux tout attendre de mon zele...

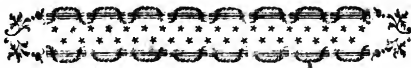
JUSTINE.

Va donc. De ton ſecours puiſſions-nous profiter!
Toutefois ſans frayeur je ne puis te quiter:
Je croi voir ſur ton front, quand je le conſidere,
D'un hardi ſcélerat le parfait caractere:
Doit-on croire aux ſermens d'un homme de Palais?

DUBOIS.

Oui, quand ce qu'il promet flatte ſes intérêts.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS *seul.*

C'Est assez ce me semble estimer mes paroles,
Que d'en fixer le prix à quatre cent pistoles.
Quel métier que celui de servir un amant!
On a fort peu de peine & beaucoup d'agrément.
Que ne l'ai-je suivi dés ma tendre jeunesse!
Je renonce au Palais qui m'occupoit sans cesse;
Je ne veux de mes jours voir Greffe ni procés.
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succés?
Le chagrin de Monsieur à toute heure s'augmente.
Peut-être....

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE *entre en rêvant profondément.*

Quel effort faudra-t-il que je tente?

DUBOIS *à part.*

Je l'entens. Qu'a-t-il dit? Qu'il paroît agité.

DORANTE *à part.*

Déplorable embarras! fatale extrêmité!
Ciel: daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse.
Helas!

DUBOIS *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace!
Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux!
Il ne voit rien: il croit être seul en ces lieux.

DORANTE.

Il l'aperçoit.
Mais... ah! c'est toi Dubois.

DUBOIS.

Oui Monsieur, c'est moi-même,
Qui sens, je vous le jure une douleur extrême,
Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis.

DORANTE *à part.*

Dois-je lui confier le désordre où je suis?

DUBOIS.

Je n'ose penetrer quel en est le mistere.

DORANTE *à part.*

Oui parlons. mon tourment se redouble à le taire:

Il est prudent, discret, ferme en mes intérêts.

A Dubois.

Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets?

DUBOIS.

Voudriez-vous Monsieur dissimuler encore?

DORANTE.

Non: Et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.
Mon pere fit longtems l'épreuve de ta foi;
Et pour me consoler je ne sçache que toi.

DUBOIS *à part.*

Que diable est tout ceci?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur, & m'accable sans cesse:
Rien de ce que j'aimois ne flatte mes desirs;
Et le sort m'a donné pour finir mes plaisirs
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran, ou ce bourreau?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Vôtre femme Monsieur?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis dompter.
Je suis desesperé.

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse?

DORANTE.

Ah plût au Ciel! Ma vie en seroit plus heureuse:
Mon cœur pour mon malheur s'en est laissé charmer;
Et je ne souffre hélas! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En feriez-vous jaloux?

DORANTE.

Jufqu'à la frenefie.

DUBOIS.

Vous Monfieur, vous frapé de cette fantaifie?
Vous contre les jaloux déclaré hautement?

DORANTE.

Et c'eft de là que vient mon plus cruel tourment :
Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale ;
Ceux qui la compofoient m'inftruifant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs & leurs difcours.
J'occupai mon efprit de leurs vaines penfées,
Et blâmant du vieux tems les maximes fenfées,
J'en plaifantois fans ceffe, & traitois de bourgeois
Ceux qui fuivoient encor les anciennes lois.
Quel eft l'homme, difois-je, en faifant l'agreable,
Qui garde pour fa femme un amour veritable?
C'eft aux petites gens à nourrir de tels feux.
Ah! fi l'hymen jamais m'enchaîne de fes nœuds,
Loin que l'on me reproche une pareille flamme.
Que je voudrai de bien aux amans de ma femme!
Que ne croirai-je point devoir à leur amour,
S'ils peuvent loin de moi l'amufer tout le jour!

DUBOIS.

Eh pourquoi teniez-vous cet imprudent langage?

DORANTE.

Morbleu, pour imiter les gens du haut étage,
De qui les fentimens ou faux ou trop outrés,
De la droite raifon font toûjours égarés.
Connu fur ce pied-là, pour plaire à ma famille,
Je m'engage; j'époufe une petite fille,

De qui l'air enfantin, & l'ingenuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité:
Je crus la voir toûjours avec indifference:
Malheureux! de ses traits j'ignorois la puissance.
Sa beauté s'est accruë; & sa possession,
Loin de me dégoûter a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme
Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon ame:
De ce trouble secret je me suis allarmé,
Et j'ai douté long-tems que mon cœur fût charmé;
Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
Je crains tous mes amis; leur aspect m'importune.
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi;
Leur presence aujourd'hui m'y donne de l'effroi.
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage,
Souffre des Etrangers au milieu d'un ménage?
Sages Italiens que vous avez raison!
Vingt fainéans sans cesse assiegent ma maison;
Ils content devant moi des douceurs à Celie.
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est polie.
Celui-ci, que ses yeux sont faits pour tout charmer,
Que sa grace jamais ne se peut exprimer:
Celui-là de ses dents vante l'ordre agréable.
Enfin tous à l'envi la trouvent adorable.
Et la fin d'un discours qui me perce le cœur,
Est toûjours employée à loüer mon bonheur.

DUBOIS.

Il est vrai. C'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrete audace:

Ils viennent la chercher au sortir de son lit:
Chacun fait là briller ses soins & son esprit:
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que railleries;
Que signes, que coups d'œil, & que minauderies.
Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
Et je voi quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE:

Cependant il faut que je l'endure,
Et le public rira si ma bouche en murmure,
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfans dans Paris me montreront au doit;
Et traité de bizarre & d'époux indocile,
Je serai le sujet d'un heureux vaudeville.
Ah François! qu'a bon droit les autres Nations
Regardent en pitié toutes vos actions,
Et blâmant vôtre esprit de mode & de cabale,
Condamnent justement vôtre fausse morale;

DUBOIS.

Belle reflexion!

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout.
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout,
Si je ne vois cesser les manieres d'Eraste.
Il cajole Celie, & le fait avec faste:
Il veut que je le voie, il paroît l'affecter:
Elle flatte ses vœux, loin de les rejetter.
Ils m'en ont convaincu. Dis-moi que dois-je faire?
Parlerai je à ma femme? ou faudra-t-il me taire?
Quand je veux avec elle entamer ce discours,
La honte que je sens m'en empêche toûjours.
Je crains de lui montrer jusqu'où va ma foiblesse;
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous pensez avec delicatesse,
Et vous êtes, Monsieur, dans un êtrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin si je ne parle pas.

DUBOIS.

C'est sans difficulté.

DORANTE.

Si je parle au contraire,
Et que, comme un mari ne persuade guere,
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extrémité serai-je alors réduit?
De souffrir un mepris si cruel pour ma flâme?
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme?

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.
Comment donc gouverner un semblable animal?
N'importe. Expliquez-vous Monsieur, avec Celie.
La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire un compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose pretendre;
Et pour gagner sa cause, il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oui. Je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui:
C'est cacher trop long-tems ma peine & mon ennui.
C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette.
Donne à nôtre entretien la fin que je souhaitte.
O Ciel! j'entends du bruit, je la vois, laisse-nous.

SCENE III.

DORANTE, CELIE.

DORANTE *à part.*

Qui ne seroit trompé par ce maintien si doux?
Croira-t-on à la voir avec cet air modeste
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant Dieu le sçait: mais par où commencer?
Je tremble....

CELIE *à part.*

Mon abord semble l'embarasser.

DORANTE *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une femme!

à Celie.

Poursuivons toutefois. Allons. Bon jour Madame.

CELIE.

Bon jour Monsieur.

DORANTE *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin.

à Celie.

Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin.

CELIE.

Un moment aprés vous je me suis éveillée,
Et dans le même tems je me suis habillée.

DORANTE.

Alliez-vous sortir?

CELIE.

Non.

DORANTE.

Voudrez-vous donc souffrir
Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir?
Que tous mes sentimens puissent ici paraître?

CELIE.

En pouvez-vous douter? n'êtes-vous pas le maître?

DORANTE.

Pendant nôtre entretien souvenez-vous au moins,
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins;
Que sans cesse pour vous, je soûpire & je brûle.

CELIE *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareil préambule?

DORANTE.

Non, il n'est point d'époux qui jusques à ce jour,
Ait senti pour sa femme ün si parfait amour.

CELIE.

Je le crois. Je vous suis tout-à-fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon ame est engagée,
Plus elle est exposée à de troubles secrets.
Quelquefois on se livre à d'eternels regrets,
Lors qu'alterant la paix d'un heureux mariage,

A part.

On permet....Que je jouë un triste personnage!

CELIE.

En verité, Monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensés s'abusent sur ce point:
On se laisse à la fin seduire à l'apparence,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi lorsqu'une femme a soin de son honneur,
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur;
Elle agit au dehors avec tant de sagesse,

Qu'elle n'y montre rien, dont le Public ſe bleſſe,
Et toûjours attentive à ces ſoins importans,
Brave la calomnie, & les diſcours du tems.

CELIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre & m'inſpire.
Vous êtes fort aimable, & je vois chaque jour
Mille gens empreſſés à vous faire la cour;
Ils ne vous quittent point; & leur galanterie,
Puis qu'il faut m'expliquer, paſſe la raillerie,
Toutes les libertés qu'ils prennent avec vous
Marquent....

CELIE *riant.*

Qu'il vous ſied mal de faire le jaloux!

DORANTE.

Comment?

CELIE *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le parêtre.

DORANTE *au déſeſpoir.*

Quoi vous ne croyez pas!...

CELIE *riant.*

Non. Cela ne peut être.

DORANTE.

Madame je vous dis la pure verité.

CELIE *riant toûjours.*

Vous avez trop de ſens; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaiſanterie.
Morbleu c'en eſt aſſez pour me mettre en furie.
Madame on ne rit point ſur un pareil ſujet.

CELIE *avec fierté & en colere.*

Ah c'eſt donc tout de bon. Cependant qu'ai-je fait?

Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'offence?
Voyons?

DORANTE.

Ne sçauriez-vous parler sans violence?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CELIE.

Mais encor qu'est-ce donc qu'on me peut reprocher?

DORANTE.

Les assiduités d'Eraste, de Clitandre.
De Cleon....

CELIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout à fait inconnus,
Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CELIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie,
Et le sang, dont le nœud l'un & l'autre nous lie,
Fait que dés le berceau nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot leurs discours, leurs soins, & leurs manieres,
Depuis un certain tems ne me conviennent gueres.
Ils sont toûjours céans, vont vous voir dans le lit,
Est-ce entre nous Madame, ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CELIE.

Mais vous, pensez-vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur,
A d'autres sentimens vous disposiez mon cœur?
Quand dans les premiers jours de nôtre mariage,
Je n'osois regarder vos amis au visage,

Et que pour éviter leur vûë & leur discours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toûjours.
Madame, disiez-vous, vivez d'autre maniere:
Vous êtes trop farouche, & trop particuliere:
Recevez autrement tous les gens que je voi,
Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi:
Rendez à mes amis ma maison agréable;
Ou le séjour pour moi n'en est plus supportable.
En me parlant ainsi vous me les ameniez,
Jusqu'en mon cabinet vous les introduisiez.
Messieurs, ajoûtiez-vous, divertissez Madame,
Je sors, excusez-moi: Je vous laisse ma femme.
Sur cette confiance ils sont venus me voir.
J'ai fait ce que j'ai pû pour les bien recevoir;
Et pour vous obeïr j'ai suivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez Monsieur: ce sont vos crimes.

DORANTE *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin!
A Celie.
Madame j'avois tort; je le sçai; mais enfin
En faut-il moins calmer la douleur qui me presse?
Ecartez ces objets de qui l'aspect me blesse.

CELIE.

Mariez vôtre sœur: c'en est un sûr moyen:
Clitandre l'aime; il a du merite & du bien.
Pressez leur union. Bientôt cet hymenée
Dispersera les gens, dont vôtre ame est genée.
Julie est riche & belle: ils veulent l'épouser.
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen se peut-il proposer?
Et ne voyez-vous pas par l'hymen de Julie
D'un fort gros revenu ma maison affoiblie?

Differons ce malheur; gagnons encor du tems.
Que je vous doive enfin le repos que j'attens:
Chassez ces étourdis qui....

CELIE.

Chassez-les vous même.

DORANTE.

Moi?

CELIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême?

DORANTE.

Moi? Je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux?

CELIE.

Eh bien donc. J'aurai soin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que loüer un si prompt sacrifice.

CELIE.

Eh quoi, ne faut-il pas que je vous obéïsse?

DORANTE.

Oui. Mais on ne fait pas toûjours ce que l'on doit.
Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit.

CELIE.

Non non. Ne doutez point que je ne vous délivre
De tous ces importuns attachés à me suivre.

DORANTE.

Bon.

CELIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment?

CELIE.

Ils apprendront vos resolutions.
Je leur declarerai quel est vôtre scrupule.

DO-

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule?
C'eſt tout ce que je crains.

CELIE.

Comment faire autrement?

DORANTE.

Prendre ſur vous l'éclat de leur banniſſement,
Les fuir, les dégoûter enfin ſans me commettre.

CELIE.

Pour cela, c'eſt un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

D'où vient?

CELIE.

Je ne veux pas qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur:
Je ne veux point paſſer pour une extravagante:
J'eſtime ces Meſſieurs; & j'en ſuis fort contente.
Leur entretien me plaît; je les ai bien reçûs;
Je ne me ſçaurois pas démentir là deſſus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point?

CELIE.

Non, je vous le proteſte.

DORANTE.

Madame...

CELIE.

Eh bien Monſieur?

DORANTE.

Voyez...

CELIE.

Je vois de reſte
Qu'eſt-ce?

DORANTE.

Ah! j'ai mal connu votre perfide cœur.
Morbleu!

CELIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, Monsieur?
Allez. Loin de me faire une pareille offense,
Ne devriez-vous pas loüer ma complaisance?
Mais malgré tout cela je ferai mon devoir:
Comptez que ces Messieurs ne viendront plus me voir.
Les voici. Je leur vais expliquer ce mistere,
Leur dire que vous seul...

DORANTE.

O Ciel? qu'allez-vous faire?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi?

CELIE.

Non, ne m'arrêtez point: je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre,
Si vous parlez.

CELIE *le regardant avec tendresse.*

Eh bien, il faut donc me contraindre,
Pour vous plaire, Monsieur, que ne ferois-je pas?

DORANTE *à part.*

La traîtresse!

SCENE IV.

DORANTE, CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE *embrassant Dorante.*

CHez toi nous courons à grands pas.
Nôtre ami, l'on ne peut en quelque part qu'on aille.
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille,
Clitandre te dira qu'hier en vingt endroits,
On loüa ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir veritable.

CLITANDRE.

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable.

CELIE.

Vous nous flatez Messieurs.

CLITANDRE.

Non Madame.

ERASTE.

Pour moi
Quand je vous parle ainsi, c'est de fort bonne foi.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ERASTE *frapant sur l'épaule de Dorante.*

Nôtre ami, tu sçais vivre.
Dans le monde tu sçais le parti qu'il faut suivre.
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux?

ERASTE.

J'ai manqué, je l'avouë, à me mettre en courroux:
Il ne sçauroit souffrir qu'on regarde sa femme:
Tous les soins qu'on lui rend, le percent jusqu'à l'ame.

JUSTINE.

Le fat!

ERASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait!

CELIE *regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager?
Il faut avoir pitié du mal qui le devore.

ERASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore.
Je gage que Dorante est de mon sentiment.

le tirant par le bras.

Parle. Ne doit-on pas le faire.

DORANTE.

Assurément...

à part.

Ciel!

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sotte bête,

DORANTE.

J'enrage!

ERASTE *riant.*

Lors qu'il a ses visions en tête,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE *à part.*

Je creve.

CELIE *riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE *à part.*

La coquine! elle pense à mon secret martire,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CELIE.

Mais Eraste un jaloux ne peut-il se guerir?

ERASTE.

Oh non, la jalousie est un mal incurable,
Et sans doute de tous le plus insuportable.

JUSTINE.

Que vous le peignez bien!

DORANTE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.
Serviteur.

ERASTE.

Quoi tu sors?

DORANTE.

Non. Je vais revenir.

SCENE V.

CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE.

Ou court-il? que penser de cette promptitude?

CLITANDRE.

Il m'a paru frapé de quelqu'inquietude.

JUSTINE.

Madame vous riez?

CLITANDRE.

De grace expliquez-vous.

CELIE.

Enfin nous le tenons.

ERASTE.

Comment!

CELIE.

Il eſt jaloux.

Bien loin de penetrer nos ſecrets artifices,
Il croit que tous vos ſoins ſont de vrais ſacrifices,
Qu'Eraſte, que Cleon m'aiment de bonne foi:
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les tranſports de ſon ame,
Ses ſoupçons, ſes terreurs, ſon trouble...

JUSTINE.

Eh bien Madame?

Mes conſeils ſont-ils bons? en doit-on faire cas?

CELIE.

Aſſûrément.

JUSTINE.

Allons. Ne nous relâchons pas.

Travaillons. Redoublons la ſoupçonneuſe crainte,
Dont Monſieur vôtre époux a déja l'ame atteinte:
Qu'Eraſte ſur vos pas attaché chaque jour,
Lui faſſe voir pour vous un violent amour.
Paroiſſez avec lui toûjours d'intelligence:
Emploiez de vos yeux l'éloquente ſcience.
Soûtenez que tous ceux, dont Dorante eſt jaloux
Viennent chercher ici ſa ſœur, & non pas vous;
Qu'elle ſeule eſt l'objet de leur galanterie;
Et que pour les chaſſer, il faut qu'il la marie.

Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLITANDRE.

Oui sans doute; nos soins auront un prompt effet.
Madame, que j'aurai de graces à vous rendre!
Mon sort est en vos mains, mon bonheur.

CELIE.

Mais Clitandre,
L'amitié que le sang a formée entre nous
Me fait bien hazarder pour Julie & pour vous.
Car sans être perfide enfin ni criminelle,
Je cause à mon époux une peine mortelle:
Me pardonnera-t-il son trouble, sa douleur?

JUSTINE.

N'est-il pas trop heureux de n'avoir que la peur?
Ah combien de maris de la plus haute classe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être en sa place!
Quelle sera sa joye au moment qu'il sera
Hautement détrompé sur les soupçons qu'il a?
Enfin ne doit-on pas punir son avarice?
Et de son procedé corriger l'injustice?
Quand pour joüir d'un bien qui revient à sa sœur,
Il empêche un hymen qui feroit son bonheur?

CELIE.

C'est trop.

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce scrupule?
Vôtre mere, & Damis l'oncle de vôtre époux,
Dans ce juste dessein sont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur, & tout contre Dorante.

CELIE.

Je crains de l'offenser, mon devoir m'épouvante.
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me desesperez:
Prenez pitié des maux qui me sont preparez,
Madame je mourrai si vôtre bonté cesse.

CELIE.

Eh bien jusqu'à la fin servons vôtre tendresse.
Allons trouver Julie, & lui faire sçavoir
Que tout semble aujourd'hui répondre à nôtre espoir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

ENfin, belle Julie, un destin favorable
Se prepare à finir le tourment qui m'accable;
Pour calmer ses soupçons, pour nous écarter tous,
Dorante permettra que je sois vôtre époux.
Quels transports dans mon cœur l'esperance fait naître!
Je ne puis les regler.

JULIE.

Vous vous flattez peut-être.
L'intérêt pour mon frere est un motif puissant.

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant,
Il ne soûtiendra point une si rude atteinte.
Madame esperons tout.

JULIE.

L'amour cause ma crainte;

Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité :
J'aime trop pour sentir quelque tranquilité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je point aprés ce témoignage?
A quels soins déformais ce doux aveu m'engage?

JULIE.

Soyez tendre & constant : vous ne me devrez rien ;
La constance & l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entens quelqu'un venir!

JULIE.

Seroit-ce point mon frere?

BABET.

Je ne sçai.

JULIE.

Voyez donc.

BABET.

Non. C'est son Secretaire.

SCENE II.

JULIE, CLITANDRE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS *à Clitandre*.

Eloignez-vous d'ici, Monsieur vous surprendroit.
Il me suit, & viendra sans doute en cet endroit.
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble.

JULIE.

Allez donc.

SCENE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS.

JE commence assez bien ce me semble,
Et pour être aprentif au mêtier que je fais,
J'y suis grec, & rompu quasi comme au Palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service,
Je deffends l'innocence, & soûtiens la justice;
Car enfin n'est-ce pas un énorme attentat,
De vous faire observer un triste célibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je croi.

DUBOIS.

Je suis sage au contraire;
De vouloir vous venger de vôtre injuste frere.
Nous en aurons raison dans peu de tems, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

J'en suis sûr: mais on vient. Laissez-moi.

SCENE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

JE n'en puis plus. Je souffre une peine effroyable.
Dubois.

DUBOIS.

D'où venez-vous Monsieur?

DORANTE.

Je sors de table;
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal?

DORANTE.

Je suis pis qu'enragé.
Ma femme m'assassine, & met tout en usage,
Pour me faire crever de dépit & de rage.

DUBOIS.

Comment?

DORANTE.

Je n'ai rien pu gagner sur son esprit:
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit;
Et s'armant d'artifice, ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS.

Diantre!

DORANTE.

Nôtre entretien a trés-mal reüssi.

DUBOIS.

Tant pis. Mais cependant que faire à tout ceci?

DORANTE.

Que sçai-je? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non. Je ne vis jamais une ame plus perfide.
Pendant tout le dîner que n'a-t-elle point fait!
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet.

DUBOIS.

A part. *A Dorante.*

Tant mieux. La perfidie est donc considerable?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable!
A moins que de le voir je n'aurois jamais cru,
Ni même imaginé ce qui m'en a paru.
Et c'est un de ces faits, dont la raison troublée
Pour en pouvoir douter, voudroit être aveuglée:
Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué,
Lors qu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué
Soins de plaire affectés, souris, agaceries,
Discours flatteurs, regards, gestes & lorgneries,
Ma femme devant moi vient de le repeter,
Pour engager Eraste, ou bien pour le flater.

DUBOIS.

Devant vous?

DORANTE.

A ma barbe avec une impudence
A lasser d'un martir toute la patience:
Moins timide qu'Eraste, elle l'embarassoit,
Et je l'ai vû rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais vous. Que faisiez-vous pendant ce badinage?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.

Enfin puis qu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faisois justement la figure d'un sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant.

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
J'ai manqué trente fois à renverser la table,
Pour punir l'infidelle, & pour me contenter.
S'il m'eût été permis de la bien souffleter,
Quelle eût été ma joye!

DUBOIS.

Ah! c'en est trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inspiroit cet éclat flateur autant qu'utile.
Les mains me demangeoient: mais j'ai craint les brocards,
Qu'on m'auroit aussitôt jetté de toutes parts.
Que vous êtes heureux vous! en qui la nature
Agit sans aucun art & regne toute pure,
Qui bravant le public, & le qu'en dira-t-on,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton,
Et que l'usage enfin sans crainte d'aucun blâme,
Autorisa toûjours à battre vôtre femme.
Gens du peuple, artisans, portefaix & vilains,
Vous, de qui la vengeance est toûjours dans vos mains.

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon?

DORANTE.

Oui le Diable m'emporte?
On se soulage au moins en usant de la sorte.

DUBOIS.

Vous vous mocquez, je pense, avec de tels propos.

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix aſſûrer mon repos!
Mais que dois-je reſoudre en cet état funeſte?
Prenons ſans balancer le parti qui me reſte.
Courons chez mon beaupere, allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Et croyez-vous par-là ſoulager vôtre ennui?
Ah gardez-vous ſur tout de vous plaindre à ſon pere
Des chagrins que vous cauſe une femme legere.
Il vous condamnera s'il eſt homme d'eſprit,
Et vous n'emporterez que honte & que dépit.
Que gagne Licidas en ſuivant cette route?
Il ſoupire; il ſe plaint; perſonne ne l'écoute.
Il entend publier ſon hiſtoire en cent lieux.
Que d'exemples enfin ſont préſens à vos yeux!
Acaſte hautement dit ſa femme infidelle:
Aprés ce grand éclat, il demeure avec elle.
Arcas fait le deſordre, & paſſant plus avant,
Il menace la ſienne, & l'enferme au Couvent:
Mais bientôt à l'inſçu de toute ſa famille,
Il va pour la ravoir ſangloter à la Grille.
D'abord elle reſiſte, & feint d'être en couroux:
Elle ſe rend enfin aux pleurs de ſon époux,
Et rapporte chez lui pour vanger ſon abſence,
L'orgüeil, la tirannie, & l'extrême licence.
Valere par la ſienne offenſé chaque jour,
Differe à la punir par un excés d'amour,
Et lors qu'il ne peut plus ſoutenir ſa conduite,
La rend à ſes parens, & la reprend enſuite.
A ces pieges honteux il faut vous derober,
Le plus ſage s'aveugle, & s'y laiſſe tomber.
Il n'eſt pour s'en parer qu'un moyen ſalutaire.

DORANTE.

Quel est-il ce moyen?

DUBOIS.

Endurer & vous taire.

DORANTE.

Quoi ma femme aura droit de me faire enrager?
Et je n'oserai moi parler, ni me vanger?

DUBOIS.

De son sexe Monsieur c'est le grand privilege.

DORANTE.

Je le casse morbleu. Sans cela que ferai-je?
Entre ma femme & moi les droits seront égaux.



SCENE V.

CELIE, DORANTE, DUBOIS.

CELIE *d'un ton agreable.*

Voulez-vous bien Monsieur, me prêter vos chevaux?
On vient de m'avertir qu'un des miens est malade,
Et je ne voudrois pas perdre la promenade:
On nous donne à Suresne un excellent soupé.

DUBOIS *à part.*

Ceci sera plaisant, ou je suis fort trompé...

CELIE.

Vous ne me dites rien?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire?
Dans la rage où je suis, perfide?

CELIE.

Est-ce pour rire?

DORANTE.

DORANTE.

Non. C'eſt du meilleur ſens dont je parlai jamais.
Je ne vous flate point. Craignez-moi déſormais.
Vous perdez ſans retour toute ma confiance.

CELIE.

Comment!

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaiſance;
Comme vous me forcez à vous meſeſtimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CELIE.

A-t-il perdu l'eſprit!

DORANTE.

Je le perdis, Madame;
Lorſque je m'aviſai de vous prendre pour femme;
Lorſque je vous aimai.

CELIE.

Quels tranſports! quels couroux!
Quels noms injurieux!

DORANTE.

Ils ſont encore trop doux.
Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter,
Quand mon reſſentiment eſt tout prêt d'éclater.
Sans cela...

CELIE.

Ciel qu'entens-je?

DORANTE.

Allez coquette inſigne.
Ce que je viens de voir vous a renduë indigne
De l'eſtime & du cœur d'un mari tel que moi.
Vous aimez donc Eraſte, & me manquez de foi?

CELIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute!
J'ai vû les soins honteux que cette ardeur vous coûte.
Ventrebleu! que ne puis-je?

CELIE.

Ah quel emportement!
Qu'on me donne un fauteüil Dubois, & promtement.
Je me meurs!

DUBOIS.

Moderez le trouble de vôtre ame.
Reprenez donc vos sens. M'entendez-vous Madame?
Helas que vôtre état m'inspire de frayeur!
Elle ne répond point. Vous avez tort Monsieur. *à part.*
Fort bien. L'on ne peut mieux joüer son personage.
Madame n'en peut plus, & voilà vôtre ouvrage.

DORANTE.

Il est vrai, je l'avouë, & vois en ce moment,
Les funestes effets de mon emportement:
Et quand je la regarde: Ah Dubois qu'elle est belle!
Je sens que malgré moi mon cœur vole vers elle.
Madame? ouvrez les yeux, & voyez vôtre époux
Soumis & repentant embrasser vos genoux.

CELIE *ouvrant les yeux, & les refermant aussi tot qu'elle voit Dorante.*

Ah quel objet! faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie!

DORANTE *avec tendresse.*

Je suis vôtre ennemi?

CELIE *avec dédain.*

De grace laissez-moi.

DORANTE.

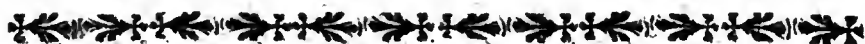
Ah ne m'impofez pas cette barbare loi.
Je n'y puis obeir.

CELIE.

Que je fuis malheureufe!
Qu'aux cœurs tels que le mien la honte eft douloureufe!

DORANTE.

Madame au nom du Ciel moderez ce couroux:
Voyez mon défefpoir.



SCENE VI.

DORANTE, CELIE, DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien. Partirons-nous?
Madame? profitez de la belle journée.
On vous attend. Mais Ciel! que je fuis étonnée!
Que dois-je préfumer de ce filence affreux?
Monfieur eft interdit? & vous pleurez tous deux.

CELIE.

Juftine?

JUSTINE.

Eh bien Madame?

CELIE.

Ah que ne fuis-je morte!
Avant que de me voir outrager de la forte!

JUSTINE.

Qu'avez-vous fait Monfieur, vous aurez tout gâté.

DORANTE.

Par un excés d'amour je me fuis emporté.

JUSTINE.

Vous?

DORANTE.

Je ne sçaurois plus te cacher ma foiblesse.
Je suis plein de soupçons, de crainte, & de tendresse.
J'ai pris dans ce désordre un violent parti.

JUSTINE.

Ah Dubois!

DUBOIS.

Il est vrai. Monsieur s'est démenti:

CELIE.

Me menacer! montrer une fureur extrême!
Contre moi la douceur & l'innocence même!

JUSTINE. *à part.*

Gagnons sa confiance? excusons ses transports.
Vous devez pardonner, Madame, à ses remords.
Il vous aime une fois.

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE.

Sa flame.
A produit contre vous ces troubles dans son ame.
Loin d'être injurieux, ils ne sont qu'obligeans.

CELIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oui. L'amour le plus tendre a souvent du caprice.

CELIE.

Le veritable amour abhorre l'injustice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariez;
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'est la premiere loi que le contrat impose,

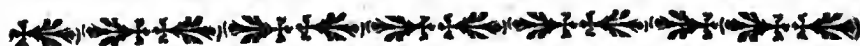
De sçavoir tour à tour se passer quelque chose..

DUBOIS.

C'est connoître le monde, & Justine a raison.

JUSTINE.

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison;
Autrement la Discorde y regne en souveraine.
On vient. Gardez tous deux que l'on ne vous surpenne.



SCENE VII.

DORANTE, CELIE, ERASTE, JUSTINE, DUBOIS.

ERASTE.

MAdame tout est prêt.

CELIE.

Je ne veux plus sortir.

ERASTE.

Vous plaisantez sans doute.

DORANTE.

Allez vous divertir
Madame.

CELIE.

Vous sçavez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remede sûr qu'un tour de promenade.

CELIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra.

A Dorante.

Elle fera, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.

J'en réponds.

CELIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ERASTE.

Veux-tu venir?

DORANTE.

Moi? non.

ERASTE.

As-tu quelqu'autre affaire?

DORANTE *affectant un air gai.*

Peut-être.

CELIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchans.
Il nous méprise.

DORANTE.

à part. *à Celie.*

O Ciel! Chaqun cherche ses gens,
Madame. Vous allez où vous serez contente.
Et moi de même.

CELIE.

Adieu Monsieur.

ERASTE.

Adieu Dorante.

DORANTE.

Adieu.



SCENE VIII.

DORANTE, JUSTINE. DUBOIS.

DORANTE. *à part.*

Que de contrainte & d'affectation!
Qu'il est dur de forcer son inclination!
Je feins de plaisanter quand j'enrage dans l'ame,
Et je crains de déplaire à l'amant de ma femme:
C'en est trop, & s'il faut livrer tant de combats,
Je sens bien que mon cœur n'y resistera pas.

DUBOIS.

Vous suivrai-je Monsieur?

DORANTE.

Non.



SCENE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE *regardant Dorante qui fuit.*

Je ne sçai que dire:
Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire?
Ce fameux dégourdi? ce plaisant dangereux?
Qu'un galant homme est sot quand il est amoureux!
Comme nous le menons!

DUBOIS.

Il n'en peut plus. Je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vû ſon trouble écrit ſur ſon viſage?
Sa raiſon va ceder à ſon premier tranſport.
Encore une ſecouſſe, & le bon homme eſt mort.

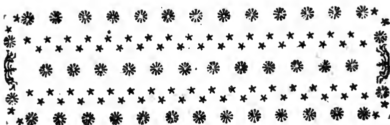
DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la choſe ſe faſſe.
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur.
Et nous le contraindrons à marier ſa ſœur.

Fin du troiſiéme Acte.

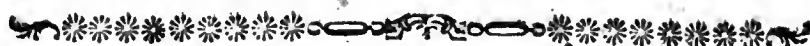


ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *seul.*

JE sens quoique je fasse, une peine secrete.
Malgrè tous mes efforts, mon ame est inquiete.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voud ois de mon sort sçavoir la verité!
Je la cherche, & la crains. Cependant il n'importe,
L'ardeur de m'éclaircir est toûjours la plus forte.
J'attens ici Babet, à qui je veux parler.
Elle me paroît propre à me tout rèveler:
Elle est jeune, sans art, & sans expérience.
Par elle j'apprendrai.., La voici qui s'avance.



SCENE II.

DORANTE, BABET.

BABET *à part.*

JE vais le regaler d'un plat de mon métier,
Et comme un ennemi le traiter sans quartier.
Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mistere?
Non. Cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il Monsieur?

DORANTE.

Babet je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toûjours protegé toute vôtre famille,
Et vous êtes, dit-on, une fort bonne fille,
Sage, de bonnes mœurs, & d'un esprit fort doux;
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous:
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer vôtre bonheur par un bon mariage,

BABET.

Vous vous mocquez Monsieur. Cela n'est pas pressé.

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper?

BABET.

De Surêne.

DORANTE.

S'est-on bien diverti?

BABET.

Fort bien assurément.

DORANTE.

Et l'on s'est promené longtemps apparemment?

BABET.

Oui fort longtemps.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie?

BABET.

Toûjours. Tandis qu'Eraste étoit avec Celie,

DORANTE *à part.*

Hai!

BABET.

Nous les avons vûs marcher de tous côtés.
Ensuite dans le bois ils se sont écartés.
Nous n'avons point oüy ce qu'ils pouvoient se dire;
Mais presqu'à tous momens nous les entendions rire.

DORANTE *à part.*

J'enrage; je l'avouë.

BABET.

Enfin on a servi.
Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi.
Tous vouloient être assis à côté de Madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma femme.

BABET.

Elle sans s'émouvoir suivant toûjours son train,
A pris obligeamment Eraste par la main,
Et l'a mis auprés d'elle,

DORANTE *à part.*

Ah! quelle circonstance

Et tout aprés, ſans doute, eſt allé d'importance?

B A B E T.

Jamais on n'a ſoupé plus agreablement.
Eraſte en verité ſçait agir galamment,
Il le faut avoüer; & les fêtes qu'il donne,
Ont un air de bon goût, que n'attrape perſonne.

D O R A N T E.

Oui. C'eſt un connoiſſeur.

B A B E T.

Tout étoit délicat?
Et l'on s'eſt recrié vingt fois ſur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de ſurpriſe,
Il a joint à la chére une muſique exquiſe,
La fleur de l'Opera.

D O R A N T E.

Vous ne m'étonnez pas.

B A B E T.

On a fort plaiſanté pendant tout le repas.

D O R A N T E.

Sur quoi?

B A B E T.

Sur les maris, ſur tous leurs ridicules.
On a parlé des bons, des fâcheux, des credules,
Des jaloux. Tous enfin ont été ſur les rangs:
Et Madame en a fait cent contes differens.

D O R A N T E.

Fort bien.

B A B E T.

L'on a paſſé trois heures de la ſorte.

D O R A N T E *à part.*

Je creve: & ma douleur ne fut jamais ſi forte.
Enſuite?

BABET.

Il a falu revenir à Paris.

DORANTE *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

BABET.

Mais qu'avez-vous Monsieur? Seriez-vous en colere?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains époux?
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en courroux.
Qui des moindres plaisirs perpetuels critiques,
Sont toûjours dévorés de chagrins domestiques?

DORANTE.

Au contraire. Je n'ai jamais tant de plaisir,
Que de voir profiter d'un honnête loisir;
J'en fais ma seule étude, & j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissemens alterent bien les vôtres:
Ne feignez plus. Monsieur, je le vois clairement.
Je vous ai chagriné; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumiere;
Ma langue une autre fois sera plus reguliere.

DORANTE.

Vous me connoissez mal. Allez ne craignez rien.
à part.
Ah! que n'ai-je èvité ce funeste entretien?

BABET.

Eloignez-vous Monsieur, ou bien je suis perduë!
Justine, que je vois, peut m'avoir entenduë.
On me soupçonnera: precipitez vos pas;
Fuyez. Qu'attendez-vous?

DORANTE.

Je me retire helas!



SCENE III.

BABET *seule*.

JE suis pour cette fois contente de moi-même.
Mon recit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor, je le traiterai mieux.



SCENE IV.

JUSTINE, BABET

BABET.

MA foi tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux, & de la jalousie.

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau le cacher dans le fond de leur cœur:
Ce mal les tient toûjours. Par exemple Monsieur.
Mais qu'en avez-vous fait?

BABET.

Ce que j'en devois faire:
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez. Je l'ai mené par un fort bon chemin,
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux intereſſés il ſeroit temps d'apprendre
Par quels moyens Monſieur a voulu vous ſurprendre.
Allez leur raconter vôtre entretien.

BABET.

J'y cours.



SCENE V.

JUSTINE *ſeule*.

CEtte fille & ſes ſoins nous ſont d'un grand ſecours.
Nos amans ont beau jeu; j'en réponds ſur ma tête:
Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.
Puiſque Monſieur chancele, il le faut accabler.
Mais Eraſte eſt un ſot, à qui je veux parler.
Il ſuffit de lui ſeul pour gâter nôtre affaire;
Le voici.



SCENE VI.

ERASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites moi ? quel eſt donc ce miſtere?
Ne travaillez-vous plus à ſervir vôtre ami ?
Et pour lui vôtre zele eſt-il tout endormi?

ERASTE.

Pourrois-tu le penſer ! ma plus preſſante envie
Eſt de le rendre heureux aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur, & la timidité,
Qui détruit le projet entre nous concerté ?
Pourquoi loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languiſſante?
Celie en vain vous lorgne, & vous parle cent fois :
Vous ne groüillez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le dîné que bravant la colere
D'un mari, qu'un coup d'œil irrite & deſeſpere,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous etiez juſtement comme un jeune ècolier.
Que je vous ai maudit ?

ERASTE.

Ah ma chere Juſtine !

JUSTINE.

Rien n'eſt à mon avis ſi trompeur que la mine.

Ne

Ne devroit-on pas croire? à voir cet air de Cour;
Que ce seroit un maître en matiere d'amour.
Mais à le voir agir c'est un franc imbecile.
Eh morbleu, ce métier est-il si difficile?
Et de nos jeunes gens l'exemple & le fracas,
A toute heure, en tous lieux, ne nous instruit-il pas?
Ne sçauriez-vous enfin pour montrer vótre flâme,
Dans les regles de l'art assieger une femme?

ERASTE.

Hélas!

JUSTINE.

Que cet hélas est froid & mal placé!
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eut-il coûté pour allarmer Dorante,
D'affecter pour Celie une ardeur plus pressante?
Il falloit seulement pour servir nos desseins,
Lui parler à l'oreille, & lui prendre les mains;
La louer, l'admirer, soupirer, lui soûrire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ERASTE.

C'est trop long-tems me taire; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous reveler?

ERASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flâme,
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame.
En feignant un amour que je ne sentois pas,
J'ai trop suivi Celie, & trop vû ses appas.

JUSTINE.

Comment!

ERASTE.

De ses beautés le charme inévitable;

M'a fait ſentir pour elle un amour veritable....
Ses trompeuſes faveurs, ſes regards m'ont ſéduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit.

ERASTE.

Je n'ai pû reſiſter à la douce eſperance,
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence.
Mais plus je m'enflâmois, plus j'étois circonſpect;
Et l'amour a produit la crainte & le reſpect.
Ne t'étonne donc plus ſi tu me vois confondre,
Par ces fauſſes bontés, où je n'oſe répondre.
Par ces regards flateurs qui ne ſont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorſque je les reçoi.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi je n'en ſuis plus. Ceci devient tragique.

ERASTE.

Juſtine? c'eſt à toi d'avoir ſoin de mon ſort.

JUSTINE.

A Moi Monſieur?

ERASTE.

Tu peux par un heureux effort,
Soulager mes tourmens, prevenir ta maîtreſſe,
Et me faire ſentir l'effet de ton adreſſe.

JUSTINE.

Vous nous connoiſſez mal, & ma maîtreſſe & moi.
Je ne puis auprés d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une ſuivante,
Refuſe un gain certain que le ſort lui preſente,
Et puiſſe réſiſter à la tentation?
Mais je ſuis un Phenix dans ma profeſſion:
Outre que me chargeant d'une telle ambaſſade,

Je pourrois m'attirer quelque brusque inc[illegible]
Celie est un dragon quand elle est en couroux.
Je ne vous trompe point. Monsieur, m'en croirez-vous?
Epargnez-vous les soins d'une poursuite vaine,
Moderez les transports dont l'ardeur vous entraîne.
Cachez-les à Celie. Ou si sans m'écouter,
Vous êtes résolu de les faire éclater.
Sans employer personne, expliquez-vous vous-même,
Qu'est-il besoin d'un tiers pour declarer qu'on aime.
Pour ne dire qu'un mot, faut-il tant de façons?
Vous étes assez grand pour conter vos raisons.
D'un cœur bien enflâmé l'eloquence est touchante.
Je vois Celie. Adieu. Je suis vôtre servante.



SCENE VII.

CELIE, ERASTE.

ERASTE *à part.*

Elle me laisse. O Ciel! que vais-je devenir?

CELIE.

Vous vous êtes lassé de nous entretenir:
Toute la compagnie en est scandalisée,
Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée.
Vous vouliez être seul; mais on vient vous trouver.

ERASTE.

Lorsqu'on est amoureux, on se plaît à rêver.

CELIE.

Peut-on sçavoir l'objet, dont vôtre ame est charmée?

ERASTE.

Vous sçavez que c'est vous qui l'avez enflâmée,
Je vous l'ai dit cent fois, faut-il le repeter!

CELIE.

Fort bien. Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours peut-être on pourroit le surprendre;
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ERASTE.

Eh quoi m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups?
Rien n'est plus vrai Madame.

CELIE.

Encore. Quittez ce stile,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ERASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CELIE.

Bon bon,

ERASTE.

N'en doutez point. Je vous ouvre mon cœur.
J'aime. Je vous adore, & je ne puis plus vivre
Accablé des tourmens, où cet amour me livre.

CELIE.

Vous m'aimez donc Eraste? & vous me le jurez.
Quels fruits de cet amour avez-vous esperés.

ERASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous plaire.

CELIE.

Ce ne sont que des mots; l'amour veut un salaire,
Et puisque vous m'aimez vous en attendez un;

Vous êtes en cela du ſentiment commun.
Mais ne ſongez-vous pas à quoi ma foi m'engage?
Et combien vôtre eſpoir me déplaît, & m'outrage?

ERASTE.

Madame....

CELIE.

J'avourai que l'exemple eſt pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux:
Cependant par malheur je ne ſuis point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre metode.

ERASTE.

Quoi vous pouvez penſer!

CELIE.

Je ne m'étonne pas,
Que des femmes du monde on faſſe peu de cas.
Leur conduite eſt peu propre à s'attirer l'eſtime:
Le mépris au contraire eſt ſon prix légitime.
Et s'il en eſt beaucoup & ſur tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soyez perſuadé qu'il eſt auſſi des femmes,
Qui des folles ardeurs ſçavent garder leurs ames:
Poſſeder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faiſant leur devoir.

ERASTE.

Mais permettez du moins.

CELIE.

Que pouvez-vous me dire?
Je rougis des tranſports, que l'amour vous inſpire;
C'eſt ma faute d'avoir, pour ſervir deux amans,
Sans doute autoriſé de pareils ſentimens.
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle,
S'il duroit plus long-temps je ſerois criminelle.

J'agirai déſormais avec précaution.
Je vous parle en amie, & ſans émotion.
Je vous ſouhaite ailleurs des fortunes heureuſes.
De plus belles que moi ſeront moins ſcrupuleuſes.
Un homme tel que vous n'eſt pas à negliger,
On briguera par tout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ERASTE.

Quelle froideur! & quelle raillerie?
C'en eſt trop.



SCENE VIII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Quel objet! il me met en furie!
Je ne ſçai....

ERASTE.

C'eſt Dorante. Evitons de le voir.
Sa vûë en ce moment comble mon déſeſpoir.

SCENE IX.

DORANTE *seul.*

C'En est fait. Pour le coup ma disgrace est certaine!
Elle fuit l'infidele! Et la honte l'entraîne.
Et lui-même confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place & craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie & venir tête à tête!
Se voir & se parler! Non non rien ne m'arrête!
Je ne balance plus, & je cours me vanger.
Outrageons hardiment qui nous ose outrager.
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique;
Mais aussi donnerai-je une scene publique?
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris
Deviendrai-je comme eux la fable de Paris?
Ciel! dans cet embarras daigne éclaircir mon ame!
J'aurois plûtôt reglé tout l'Etat que ma femme.

Fin du quatrième Acte.

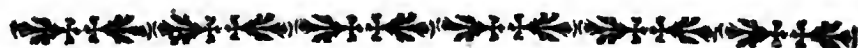
ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *seul.*

JE marche, & je ne sçais où s'adressent mes pas.
Dans ma propre maison je ne me connois pas
Je cours de tous côtés, & d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre & son appartement.
L'excés de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame.
Ciel! as-tu de fléau plus cruel qu'une femme?
Insensé que je suis de m'être marié!
Mais encore, avec qui me suis-je apparié?
Prendre une belle femme! ah c'est mon infortune.
Il est tant de guenons, que n'en ai-je pris une?
Eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté!

N'importe. Sa laideur feroit ma fûreté.
Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle
Du plus fenfé mari dérangea la cervelle,
Que quand par un miracle avec tous leurs appas,
Les foins de mille amans ne la toucheroient pas,
Que fa vertu feroit au deffus de fes charmes,
Son époux n'eft jamais à couvert des alarmes,
Et ne peut éviter dans ce fiecle malin,
De paroître au public, ridicule, ou chagrin?



SCENE II.

DORANTE, CHAMPAGNE.

DORANTE.

Que viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.

Qui, moi Monfieur?

DORANTE.

Toi-même?

CHAMPAGNE.

Comment donc?

DORANTE.

D'où te vient cette infolence extrême?

CHAMPAGNE.

Il paroît en fureur, & je ne fçai pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois? mo.
Je vous voi tous les jours. Puis-je vous méconnoître?

DORANTE.

Réponds donc. Que fais-tu céans?

CHAMPAGNE.

J'attends mon Maître.

DORANTE.

Est-il encore ici?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter?
Nous sommes loin de l'heure où le Coq doit chanter.
On songera peut-être alors à la retraite;
Supposé que du jeu la reprise soit faite,
Et que quelqu'un picqué n'aille pas s'aviser,
D'en demander une autre, & de la proposer:
Ou bien que de concert la compagnie entiere,
Ne veüille pas à fond traiter quelque matiere.
Ou que de conte en conte égayant leurs propos,
Repetant des chansons, des vers & de bons mots,
Et lançant à l'envi les traits de la satire,
Ils ne se livrent pas au plaisir de médire.
Enfin depuis deux ans que sans manquer un jour;
Nous venons tous les soirs faire ici nôtre cour,
Je n'ai pas une fois vû décamper mon Maître,
Sans voir en même tems le point du jour paraître.

DORANTE.

Ah quelle étrange vie!

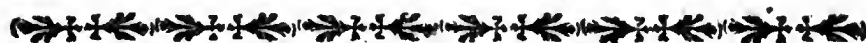
CHAMPAGNE.

Aussi c'est trop souffrir.
A force de veiller je suis prêt à mourir.
Mon Maître dort le jour; & moi je cours la ville.

Pour sommeiller un peu je cherchois un azile.
Quand je vous ai trouvè Monsieur dans ce salon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.
Loin de tout ce fracas dans une bonne chaise,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
Pardonnez-moi Monsieur de vous avoir troublé.

DORANTE.

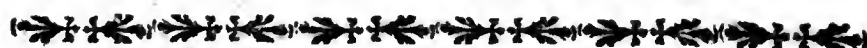
Je n'y puis plus tenir. Je suis trop accablé.
Pour sortir d'embaras, demêlons quelque route;
Et calmons-nous enfin quelque prix qu'il en coûte.
L'on ne resiste point à des tourmens pareils.
Allons chercher Dubois & suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.



SCENE III.

CHAMPAGNE *seul.*

OU va-t-il? & pourquoi cette fuite soudaine?
Pourquoi dès qu'il m'a vû s'est-il mis en fureur?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur?
Cet homme est enragé. Le diable le tourmente.
Mais Babet vient. Ma foi je la trouve charmante.



SCENE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

TU me charmes Babet, je le dis franchement.
Je t'aime. Tu m'as plû d'abord infiniment.

BABET.

C'eſt parler ſans façon.

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de miſtere?
Je ne voi pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie; ils ſe vont épouſer.
Pour ton époux auſſi je me viens propoſer;
Aime-moi? nous ferons un double mariage.
Songes-y?

BABET.

Dans quel temps me tiens-tu ce langage?
N'y penſons plus.

CHAMPAGNE.

Comment!

BABET.

Un ſcrupule fatal
Renverſe nos projets, & nous fait bien du mal.
Celie a réſolu d'éventer l'artifice.
On ne ſçait tout d'un coup d'où lui vient ce caprice.

Mais elle ne veut plus cacher à ſon époux,
La feinte & le deſſein que nous conduiſions tous.
Prés d'en voir le ſuccés répondre à nôtrem attente,
Elle va malgré nous tout conter à Dorante.
Je ſuis au déſeſpoir.

CHAMPAGNE.

J'enrage comme toi.

BABET.

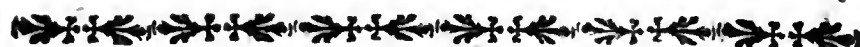
Tout le monde eſt ſaiſi de triſteſſe & d'effroi:
Clitandre veut mourir ; j'ai vû pleurer Julie:.
Tout gémit. Cependant rien n'ébranle Celie.

CHAMPAGNE

Une femme d'eſprit peut-elle ainſi penſer!
Ah c'eſt pour contredire, & pour embarraſſer!
On a beau la loüer. Mais je me donne au Diable,
Elle eſt femme. Il ſuffit. Elle eſt déraiſonnable.
Elle vient.

BABET.

Nos amans la ſuivent pas à pas.



SCENE V.

CELIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET CHAMPAGNE.

CLITANDRE.

Quoi, Madame? à la fin ne vous rendrez-vous pas?
Détruirez-vous ainsi toute nôtre esperance?
Ciel!

CELIE.

Je ne puis garder plus long tems le silence.
Je partage vos maux, & voudrois de bon cœur,
En vous donnant mon sang faire vôtre bonheur:
Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prévois des malheurs que je dois prévenir:
Eraste viendra-t-il?

JUSTINE.

Madame il va venir.

JULIE.

Hélas!

CLITANDRE.

Je suis perdu.

JUSTINE.

Je n'en puis plus. Je creve.
Et contre son projet tout mon cœur se souleve.

BABET.

Etrange contretemps!

CELIE.

Vous me maudissez tous?
Je vous l'ai déja dit. Je souffre autant que vous.
Mais mon repos, l'honneur, la bienséance même,
S'opposent tout ensemble à nôtre stratagême.
Dorante est furieux; mais enfin le voici.

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, JULIE, CLITANDRE, DUBOIS, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE *à Dubois.*

ALons. Fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre,

CELIE.

Monsieur, je vous cherchois...

DORANTE.

Commencez par m'entendre
Madame, s'il vous plaît; aprés vous parlerez.
Ma sœur, Monsieur vous aime, & vous l'épouserez.
J'y consens de bon cœur, & pour cet hymenée,
Prenons sans differer cette même journée.

Le plûtot vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas ?

DORANTE.

Laiſſons des complimens l'inutile embarras.
Que l'hymen, s'il ſe peut redouble votre flamme :

à Celie.

Je fais des vœux au Ciel pour cela. Vous Madame ?
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces Meſſieurs du bel air, que je voyois céans,
Y viennent pour ma ſœur, & non pour vôtre compte.
J'en ai beaucoup ſouffert. Je l'avouë à ma honte.
J'ai balancé long-temps ſans me déterminer ;
Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner ;
Mais je me rends enfin, & quoi qu'on puiſſe dire,
Je défends déſormais. Qu'avez-vous donc à rire ?
En verité ce ris eſt rare & ſingulier.
Cependant nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris, & vais à la campagne,
Choiſiſſez ſeulement la Brie ou la Champagne.
J'ai là deux bons chateaux ; c'eſt à vous de choiſir ?
Vous y vivrez tranquile, & pourez a loiſir,
Perdre le train maudit d'une façon de vivre
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vû ſuivre.
Mais quoi, je vous vois rire encore ?

CELIE.

Oui Monſieur :

Et même j'avourai que je ris de bon cœur.

DORANTE.

Mais tout le mond rit. Suis-je ſi ridicule ?
On ſe mocque de moi ſans crainte & ſans ſcrupule.
Nous verrons à la fin ſi l'on aura raiſon.

CELIE.

Nous vous avons, Monsieur, fait une trahison :
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette legere offence ?
Ma mere est du projet : vôtre oncle contre vous,
M'a seul determinée, & s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie :
Aujourd'hui vôtre choix à Clitandre la lie.
C'étoit notre dessein, nos soins ont reûssi.
Calmez donc vôtre esprit, vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre,
Ernste va venir ; & vous allez entendre,
Quel sont mes sentimens.

DORANTE.

Je ne sçais où j'en suis.

JUSTINE.

Eh bien, de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET.

Pour mon apprentissage ;
Je n'ai pas mal tantôt joüé mon personage.

JULIE.

Assurément.

DORANTE.

Dubois, que dire à tout ceci ?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monsieur, car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoi, toi-même es entré dans un tel artifice ?

DUBOIS.

Oui sans doute ; & j'ai cru vous rendre un grand service ;

Dans la reflexion vous-même en conviendrez,
Et j'eſpere qu'un jour vous m'en remercirez.

CELIE.

Hélas! ſi vous ſçaviez pour ſoûtenir ma feinte
Ce qu'il m'en a coûté de peine & de contrainte.
Ah dans le moment même où vous venez d'entrer,
Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non. Je n'écoutois plus vôtre ſœur ni Clitandre,
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre,
Je ſacrifiois tout à votre ſeul repos.
Mais Eraſte paroit. Il vient fort à propos.



SCENE VII.

DORANTE, CELIE, JULIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CELIE.

Eraſte? de Clitandre enfin l'hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être ſa conquête.
Vous ſçavez pour cela ce que nous avons fait.
Prenez part au bonheur d'un ami ſi parfait.
Mais das le même temps évitez ma preſence.
Ne me voyez jamais.

ERASTE.

O Ciel! Quelle deffence?

CELIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander,
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder.
Achevons-leur hymen. Et partons.

DORANTE.

Non Madame.
Je me sens penetré jusques au fond de l'ame.
J'admire la vertu que vous me faites voir.
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris; vivez à l'ordinaire.

CELIE.

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au Ciel de m'avoir en ce jour,
Montré par vos transports jusqu'où va vôtre amour.
Cet amour fait lui seul le bonheur où j'aspire.
Je veux le ménager, quoique vous puissiez dire.
Et me cachant au monde au moins pour quelque temps,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont contens.
Puis qu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beaufrere,
Je partirai demain. Rien ne m'en peut distraire.
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi,
Et puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE.

Elle est jeune, elle est belle & sage. Ah quelle femme!
Quel sens, quelle droiture, & quelle grandeur d'ame!
Exemple dans ce siecle & bien rare & bien beau!
Elle va s'enfermer dans le fond d'un château.
Si vous voulez sçavoir qu'elle est vôtre Compagne?
Messieurs proposez-lui de vivre à la campagne.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.